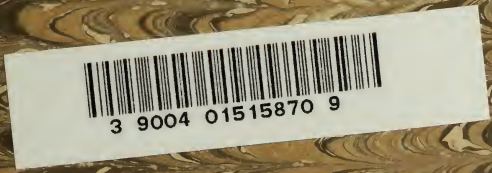
F5012
1876
C966T



LE PÈRE COULANGE

OU ENTRETIENS

SUR LA CULTURE

ET LA

PRÉPARATION DU TABAC

Par OCT. CUISSET

QUÉBEC
IMPRIMERIE A. COTÉ ET Cie
12, rue Sainte-Anne

1876

F5012
1876
C66T
120752

Not in C. A
M 1356 27

LE PÈRE COULANGE

OU ENTRETIENS

SUR LA CULTURE

ET LA

PRÉPARATION DU TABAC

Par OCT. CUISSET

QUÉBEC
IMPRIMERIE A. COTÉ ET Cie
12, rue Sainte-Anne

1876

LE PÈRE COULANGE

I. QUI ÉTAIT LE PÈRE COULANGE.

Le Père Coulange était un homme plein de savoir et de bon sens. Il avait vu un grand nombre de pays, et il avait acquis beaucoup de connaissances et d'expérience. Son lieu de naissance était Roisin, village situé sur la frontière de France et de Belgique, dont les environs produisent une excellente espèce de tabac nommé *Tabac de* Roisin, ou tout simplement *Roisin.* Ce tabac est très-renommé en Europe. Il se fabrique en partie à Roisin même, mais on en expédie aussi une grande quantité à l'état brut, c'est-à-dire en feuilles.

Pierre Coulange était fils d'un cultivateur expérimenté et actif, mais peu riche, et la principale ressource de sa famille, qui était nombreuse, avait consisté dans la culture du tabac. A l'âge de vingt-cinq ans, il avait perdu son père et sa mère qui ne laissaient à leurs nombreux enfants qu'un bien léger patrimoine, mais en revanche, ils leurs avaient légué un bien inestimable qui ne peut se perdre : une bonne éducation et l'amour de la vertu et du travail.

Trop pauvre pour s'établir à son compte dans une ferme, il s'employa pendant cinq ou six ans, chez différents cultivateurs du pays, où il affermit ses connaissances en agriculture, et où il se fit toujours remarquer par son intelligence et son activité, mais où il augmenta peu son avoir, malgré la plus stricte économie. Enfin, il y a une trentaine d'années, il partit pour l'Amérique, et débarqua à Québec. S'étant rendu à Montréal, il y rencontra un cultivateur du comté de Joliette, qui lui offrit un engagement.

Avec le petit avoir qu'il avait apporté et qu'il ménageait avec le plus grand soin, Pierre Coulange aurait pu reprendre une terre et s'établir immédiatement; plusieurs occasions en apparence favorables, s'étaient présentées à lui. Mais en homme prudent et sage, il pensa qu'il valait mieux passer quelques années comme engagé chez des cultivateurs pour apprendre à connaître le pays, et qu'il pourrait toujours juger dans la suite de ce qu'il aurait à faire. Il accepta donc l'occasion qui lui était offerte de se placer.

Comme partout, Coulange, dans sa nouvelle situation, se montra vertueux, honnête, actif et intéressé pour les intérêts de son maître. Son intelligence et son humeur toujours égale et joyeuse, le firent remarquer et estimer par celui-ci, et au bout de deux ans, il se maria avec sa fille unique, et prit définitivement la direction de la propriété de son beau-père qui se faisait vieux.

Jusqu'à l'arrivée de Pierre Coulange, la ferme dont il était désormais le propriétaire avait été très-peu productive comme toutes les autres fermes; l'agriculture était peu en honneur et les cultivateurs semblaient ignorer que la terre renferme des trésors inestimables pour quiconque sait les lui faire produire; aussi la fortune de son beau-père, en dehors du fond, se réduisait à bien peu de chose. Mais avec son activité, son intelligence et son petit capital en argent, tout changea bientôt de face, et la terre qu'il s'était acquise produisit en peu d'années de jolis revenus.

D'un autre côté, l'exemple fut du plus heureux résultat pour les cultivateurs voisins, qui d'abord, regardèrent les améliorations de Coulange avec indifférence, puis avec étonnement, ensuite avec intérêt, et qui, enfin, témoins des résultats avantageux qu'il obtenait, se risquèrent à l'imiter et s'en trouvèrent bien.

Mais Coulange ne se bornait pas à prêcher d'exemple : il donnait volontiers de sages avis à ceux qui venaient lui en demander, leur expliquait avec la plus grande complaisance sa manière de cultiver, et il s'intéressait à la prospérité de tous ceux qui l'entouraient.

Cependant Pierre Coulange, que l'on appelait maintenant le père Coulange, avait rapidement augmenté son bien : il était devenu riche, et il avait vieilli heureux, entouré d'une famille qui grandissait sous ses yeux et dont il était adoré. Il était si bon, si complaisant, si affable envers tout le monde, que, chose assez rare malheureusement, sa prospérité n'avait soulevé la jalousie de personne : chacun l'estimait, le respectait et l'aimait comme si c'eût été un père commun.

Souvent, pendant les veillées d'hiver, il réunissait autour de lui les fermiers, ses voisins, et dans des entretiens pleins d'intérêt, il les initiait à toutes les améliorations dont pouvait être susceptible la situation de chacun en particulier, et l'agriculture en général, et tous s'empressaient de recueillir ses enseignements comme des oracles, pour les mettre en pratique en temps convenable.

II. UNE VEILLÉE CHEZ LE PÈRE COULANGE.

C'était par une de ces longues veillées d'hiver où, dans les campagnes, les voisins ont coutume de se réunir pour passer les heures les plus agréables dans l'intimité. Comme d'habitude, le père Coulange avait réuni autour de lui une nombreuse société de cultivateurs avides de venir écouter ses intéressants discours.

Ils se trouvaient dans une vaste salle chauffée modérément.

Les femmes et les filles des visiteurs, qui avaient suivi leurs maris et leurs pères, étaient dans une autre pièce contiguë, entourant madame Coulange et ses demoiselles. De temps à autres, une main plus ou moins expérimentée tapotait sur un piano et essayait d'en tirer quelques accords pour accompagner une romance. Mais dans les intervalles, on entendait des voix animées et de frais éclats de rire qui annonçaient que si, de ce côté, on négligeait pour le moment les affaires sérieuses, la gaieté et l'entrain régnaient en maîtres au milieu de cette aimable compagnie.

Du côté des hommes, la gaieté était moins bruyante : quand le maître parlait, on se taisait ; mais quand il avait fini, la conversation devenait générale. Sur une table placée au milieu de la salle se trouvait un énorme pot de grès où chacun, tour à tour, allait bourrer sa pipe d'un excellent tabac récolté par le maître.

A vrai dire, il y avait bien là quelque jeunes gars peu disposés à écouter de long discours sur l'agriculture en général, et sur le tabac en particulier ; l'oreille distraite de plus d'un cherchait sans doute à distinguer une voix connue au milieu des cris joyeux et des éclats de rire qui partaient de la salle où se trouvaient les dames. Ils auraient certainement préféré faire la causette de ce côté, mais ils tâchaient de se contenir en attendant une chance meilleure.

Tout le monde, ou presque tout le monde fumait, et le maître donnait l'exemple, ne laissant sa pipe que lorsqu'il faisait un long discours et la reprenant dès qu'il avait fini. La fumée produite par les veilleurs s'élevait en spirales ou en ronds, et sous les formes les plus capricieuses, et allait se confondre dans l'air en un nuage commun : elle était l'image de la concorde affectueuse qui les unissait dans une amitié commune pour le père Coulange. A voir toutes ces figures réjouies plongées dans une douce quiétude,

on pouvait apprécier les heureuses sensations que le tabac, cette plante admirable, produit sur ceux qui sont habitués à en faire usage.

Le père Coulange commença en ces termes :

III. SUR LA CULTURE DU TABAC.

Tandis que nos femmes et nos filles causent, fond de la musique, jouent, rient de l'autre côté, nous allons, nous, tout en fumant nos pipes, nous entretenir de choses un peu plus sérieuses.

Nous ne pouvons être mieux disposés, en présence de ce pot rempli d'un tabac que tous, vous m'avez vu planter et récolter, et dont vous appréciez comme moi le goût excellent, nous ne pouvons être mieux disposés, dis-je, moi à vous parler de cette plante qui produit une des plus grandes jouissances de notre vie, et vous à m'en entendre parler.

Quel est celui d'entre nous qui n'a pas cent fois rendu grâce à la Providence d'avoir crée le tabac qui éloigne les soucis et charme l'ennui, et remercié les sauvages de nous avoir appris à l'employer ?

Vous avez vu depuis nombre d'années les belles récoltes de tabac que j'ai obtenues sur ma terre, et vous pouvez jugez aujourd'hui que si les récoltes ont été belles et abondantes, la qualité ne le cède en rien aux tabacs étrangers que l'on trouve dans le commerce. On peut voir par là que la culture de cette plante serait avantageuse dans notre pays. Je vous la conseille donc à tous ; si vous n'en faites pas pour le moment un article de commerce, faites en au moins un article de consommation : ce sera une économie. Tous les cultivateurs doivent du reste produire sur leurs terres le plus d'objets de consommation possible et n'acheter que ce qu'ils ne peuvent économiquement produire par eux-mêmes. C'est le premier moyen pour arriver à améliorer sa position et à s'enrichir : on ne peut pas négliger même les moindres économies.

Je vais aujourd'hui vous donner les explications nécessaires sur la culture et sur la préparation du tabac telles que je les pratique, afin que vous pui siez réussir vous-mêmes dans cette culture.

Lorsque l'on cultive le tabac, il ne suffit pas de chercher à produire des plantes bien fournies, avec des feuilles grandes et larges, c'est-à-dire qu'il ne suffit pas d'obtenir une récolte abondante, il faut encore, et surtout, arriver à obtenir un tabac de bonne qualité, dont l'arôme soit agréable, et cette circonstance dépend non seulement de l'espèce de tabac que l'on cultive, mais particulièrement de la manière dont on le cultive, et des soins que l'on apporte depuis son ensemencement jusqu'à ce qu'il soit propre à la consommation ; et ces soins ont rapport au choix et à la préparation de la graine, au choix de la nature et de l'exposition du terrain, aux engrais à employer, à la culture proprement dite, au séchage après la récolte et à la préparation définitive.

Je vous parlerai de ces différents points l'un après l'autre, et je vais commencer par le choix du terrain au point de vue de sa nature et de sa position.

IV. DU CHOIX ET DE L'EXPOSITION DU TERRAIN.

La difficulté du choix du terrain n'existe pas à proprement parler pour vous si vous ne désirez cultiver qu'une petite quantité de tabac : vous pouvez toujours trouver dans votre jardin un coin convenable abrité contre les vents du Nord et du Nord-Est, et qui ne soit pas trop humide. Généralement, les jardins, formés d'une terre approprieo, riche en humus, grasse, sont propres à la culture du tabac. Mais si vous voulez cultiver le tabac plus en grand, pour en faire un article de commerce, il faudra prendre certaines précautions que je vais vous indiquer.

D'abord, il faut que le terrain ait une bonne exposition, à l'abri des vents du Nord et du Nord-Est, qu'il soit en pente vers le Sud, et il faut le choisir

plutôt dans les vallées qu'en plaines, sur les côtes plutôt que sur les plateaux. Il ne doit pas être trop humide ni trop sec, et il faut qu'un sous-sol perméable lui permette de s'égoutter convenablement ; mais il est nécessaire qu'il retienne bien un certain degré d'humidité, et comme pendant la première croissance du tabac, on a besoin de l'arroser souvent, il faut que l'on ait à sa disposition, le plus proche possible, de l'eau en abondance.

Maintenant, quelle est la nature du terrain propre à cette culture ? Un sol ni trop fort ni trop léger, avec une bonne couche de terre végétale, égale, meuble.

Sans doute le tabac peut venir sur toutes les terres qui peuvent s'appliquer aux différentes cultures, mais je le répète, de la nature du sol dépend en grande partie la qualité du produit.

Les terres noires, grasses, contenant beaucoup de débris végétaux en décomposition, et les terres franches, grasses, limoneuses, produisent des récoltes abondantes. Les feuilles sont épaisses, de grande dimension, et le tabac prend une couleur très-foncée après la préparation. Ce tabac est ordinairement trop fort pour être fumé, quoique sa qualité s'améliore beaucoup en vieillisant. Ces récoltes sont surtout avantageuses quand on cultive le tabac pour le livrer aux fabricants, qui l'emploient le plus souvent pour la préparation du tabac en poudre.

Les terres douces mélangées de sable, ou les terres franches schisteuses donnent un tabac très-gros, à feuilles grandes mais moins épaisses que celles qui sont récoltées sur les terrains précédents. Après la préparation, ce tabac est moins foncé en couleur que celui dont je viens de vous parler ; il est aussi moins fort, d'un arôme plus agreable, et il est plus propre aux usages de la pipe.

Enfin, les terres sableuses, contenant une faible quantité d'argile, et des résidus végétaux en décomposition donnent des récoltes moins abondantes d'un

tabac plus léger : ce tabac a ordinairement une douceur et un arôme remarquables qui le font rechercher des vrais fumeurs, et il peut être employé avantageusement à la fabrication des cigares. C'est sur de tels terrains que se récolte le fameux tabac d'Obourg qui fait les delices des fumeurs de mon pays quand il peuvent se le procurer pur. Le tabac de Roisin, ma place natale, se rapproche beaucoup de la seconde espèce dont j'ai parlé.

Ces trois espèces de sols sont donc favorables à la culture du tabac. Mais quels que soient les terrains dont vous disposiez, vous pouvez toujours les améliorer par les labours et les amendements, et vous rapprocher de la meilleure qualité de terre pour la culture de cette plante. Ainsi, sur les terres fortes, argileuses, vous transporterez du sable et de bons composts faits avec de la chaux et des débris de végétaux. Si vous avez affaire à des sols légers, sablonneux, vous les mélangerez avec de la marne argileuse, et sur les terrains compactes calcaires, vous répandrez de l'argile et de la terre végétale pour former une bonne couche végétale.

Ainsi que vous le voyez, les améliorations que l'on doit apporter aux terrains par les amendements, pour la culture du tabac, ne s'écartent point des règles générales qui dirigent les amendements pour les approprier aux autres cultures, et cette culture doit avoir pour vous l'immense avantage de vous encourager à améliorer vos terrains, ce qui concourra à augmenter la valeur de votre propriété.

Les terrains des forêts nouvellement défrichées sont aussi très-propres à la culture du tabac, à cause de la grande quantité de résidus de végétaux qu'ils renferment.

La raison qui doit faire rejeter les terrains humides n'est pas parce que le tabac ne vient pas bien sur ces terrains. Au contraire, il y vient généralement trop bien, et la végétation s'y prolonge si tard que, le plus souvent, il ne peut mûrir. Par suite, on n'obtient

qu'un produit qui demeure vert après la dessication et la fermentation, et qui est toujours de mauvaise qualité.

Du reste, ces terrains peuvent quelquefois être améliorés par le drainage.

Après avoir fait choix d'un sol convenable, il faut songer à lui procurer l'engrais nécessaire.

Le tabac demande une terre substantielle bien chargée d'engrais, et les engrais les plus actifs sont les meilleurs pour sa culture.

On met donc en première ligne les matières fecales et les urines, que l'on répand sur le sol au moins un mois avant la plantation, puis le fumier de volaille qui est si énergique, qu'il doit être mélangé avec une bonne quantité de paille ou d'autre substance analogue qui sert de litière. Viennent ensuite le fumier de mouton qui donne au tabac de l'onctuosité et un goût très agréable, le fumier de vache qui convient aux sols légers, le fumier de cheval qui est plus propre pour les terres fortes, et enfin les différentes autres espèces de fumier et d'engrais que je ne pourrais vous mentionner au détail.

En ce qui concerne les fumiers, vous ne devez les appliquer que lorsqu'ils sont bien consommés, qu'ils présentent l'aspect d'une masse grasse bien uniforme, et sont propres à fournir tout de suite à la plante tous leurs principes nourrissants.

Les engrais, qu'ils soient solides ou liquides, étant répandus sur le sol un mois avant la transplantation du tabac, sont enfouis immédiatement par le labourage. Il est nécessaire d'en agir ainsi, car si on les laissait séjourner plus ou moins longtemps étendus sur la terre, ils ne manqueraient pas de perdre par l'évaporation, une bonne partie de leurs principes utiles, et ceci est vrai, non-seulement pour la culture du tabac, mais encore pour toute autre culture.

Un fumier qui renferme beaucoup de litière non consommée est peu utile au tabac, à moins qu'il ne soit enfoui avant l'hiver. On pourrait l'employer de

cette façon sur les terres fortes où il servirait en mêmes temps à ameublir la couche végétale, et il aurait le temps de se consommer suffisamment en terre pour produire son effet utile au printemps.

V. PRÉPARATION DU SOL.

On ne saurait préparer avec trop de soin le sol destiné à la plantation du tabac. Rappelons-nous toujours que cette plante demande une terre bien meuble, bien fine, exempte de mottes, avec une surface plane qui absorbe les eaux des pluies, mais qui retient son humidité ; qui s'échauffe facilement, et qui permet aux racines de s'étendre sans efforts pour puiser les sucs nourrissiers.

Dans les terres fortes, on laboure profondément en automne, et on laisse ouvert le sillon tracé par la charrue. La gelée agit pour briser les mottes ; l'eau des pluies qui a pénétré la terre se dilate en se transformant en glace et la réduit en poudre. Dès le printemps, et avant l'emploi de l'angrais, s'il n'a pas été employé en automne, on laboure une seconde fois en sens inverse, de manière à remuer la terre en tous sens et à la bien mélanger. On répand ensuite le fumier, on laboure de nouveau, puis on herse et on roule, de manière à briser toutes les mottes, et à rendre la surface bien fine et bien unie. Quant aux terres légères, il suffit de leur faire subir un labour de printemps avant d'employer le fumier, ou même de ne labourer qu'après l'avoir répandu, et de herser et rouler ensuite pour unir la surface. Il faut herser et rouler avec intelligence de manière à ne pas dessécher trop la terre, et cependant à lui permettre autant que possible de s'échauffer sous l'action de la chaleur du jour quand il fait bon soleil. On répète les labours deux ou trois fois en les faisant suivre d'un hersage. Enfin, le matin du jour où l'on doit planter le tabac, on herse de nouveau avec soin, on roule pour

réduire les petites mottes qui pourraient rester, et la terre est prête à recevoir les jeunes plantes.

Lorsque l'on n'a qu'un très petit espace de terrain à planter, le labour se fait avec la bêche, et le hersage avec le râteau, tout comme pour vos autres opérations du jardinage ; mais pour peu que l'on cultive le tabac en grand, on doit renoncer à ce moyen qui serait trop dispendieux, et il faut absolument que l'on ait recours à la charrue, à la herse et au rouleau, ainsi que vous me l'avez vu faire depuis plusieurs années déjà.

VI. TRAVAIL DES COUCHES CHAUDES ET ENSEMENCEMENT.

Pendant que vous vous occupez de la préparation de votre terrain, vous devez, au commencement du mois de mai, préparer votre couche chaude et semer votre graine. La grandeur de votre couche dépendra de la quantité de tabac que vous voulez planter. Chaque plante, pour croître à l'aise, doit occuper sur la couche un espace d'un pouce carré, en sorte que chaque pied carré de surface de couche portera 144 plantes. Il est bon de ne compter que 130 et même 120 plantes, et de réserver la différence pour les cas d'accidents. Si nous considérons que notre plantation sera espacée de 3 pieds pour les lignes et de deux pieds dans les lignes, nous trouvons qu'il nous faut, pour planter un arpent, 5,400 plantes, c'est-à-dire, 60 lignes de 90 plantes. Pour nous procurer ce nombre de plantes, et pour parer aux accidents les plus ordinaires, nous devrons donner à notre couche une surface de 40 pieds carrés, soit une longueur de 10 pieds, et une largeur de 4 pieds, ou bien une largeur de 3 pieds et une longueur de 14. Dans le cas où l'on ne planterait qu'une petite quantité de tabac, on pourrait faire sa couche dans une caisse plus ou moins grande selon les circonstances.

Quoiqu'il en soit, pour faire la couche, vous posez

en terre un cadre en bois de 3 à 4 pieds de largeur sur une hauteur de 2 pieds et demi ; la longueur se règle d'après les besoins. Vous tassez bien dans cette espèce de boîte deux pieds de fumier de cheval frais, que vous arrosez avec une quantité suffisante d'eau bouillante, et vous le recouvrez d'un demi pied de bonne terre de jardin et de terreau mélangés par moitié. Vous égalisez bien, et vous semez votre graine bien régulièrement et bien clairement.

Je dit *bien clairement*, parce que la graine est si fine, que si l'on n'agissait pas avec précaution, les petites plantes viendraient trop épaisses et s'étoufferaient elles-mêmes en naissant.

Vous recouvrez la semence d'une légère couche de terreau *bien fin*, puis vous arrosez avec de l'eau chaude au point que vous y puissiez plonger la main, et vous recouvrez la couche avec des vitraux si vous en avez, ou avec des planches si vous n'avez pas de vitraux. Quand il fait beau soleil, vous découvrez la couche vers dix heures du matin pour la recouvrir dans l'après midi vers deux ou trois heures. Tous les deux jours, vous arrosez avec une eau dans laquelle vous avez fait détremper du fumier.

Lorsque, huit ou dix jours après, la graine lève, vous continuez à arroser modérément et seulement quand le terreau commence à sécher, car il ne faut pas trop activer la végétation de crainte d'empêcher les racines de se développer : il est nécessaire qu'une sorte de besoins les force, dans cette première croissance, à s'étendre pour chercher leur nourriture et leur permettre de se fortifier.

Pour mettre la couche à l'abri des pucerons et les détruire s'ils apparaissent, on répand sur les germes, soit de la cendre mêlée par moitié avec du sel pilé fin, soit de la suie ou de la chaux en poudre.

La graine étant levée, on ne tarde pas à voir pousser une quantité d'herbes nuisibles qui étoufferaient bientôt les germes du tabac si on ne les enlevait par le sarclage toutes les fois que le besoin le demande.

Enfin, après quelque temps, il faut éclaicir les jeunes plantes afin qu'elles ne se nuisent pas dans leur croissance.

Autant que possible, vous emploierez de la semence de la dernière récolte, car la graine de tabac devient en vieillissant plus lente à germer, et elle perd même la faculté de germer au bout de trois ou quatre ans. Il est toujours prudent d'en essayer quelque temps d'avance un nombre déterminé de graines dans une petite caisse, afin de se rendre compte de sa valeur et de voir si on peut l'employer sûrement.

Souvent on sème la graine sans préparation. Pour moi, je la trempe pendant vingt-quatre heures dans de l'eau de fumier, en l'enfermant pour l'y plonger dans un sachet de toile. En la retirant, je la mélange avec dix fois son poids de sable bien sec, et j'ai trouvé par expérience que mes germes sont bien plus vigoureux que sans préparation. Mais si l'on ne semait pas tout de suite, cette préparation serait plus nuisible qu'utile.

VII. TRANSPLANTATION.

Pour arriver à maturité, il faut généralement au tabac deux mois et demi à trois mois, depuis la transplantation jusqu'à la récolte. L'epoque de la transplantation la plus favorable est du 1er au 15 juin. Le tabac peut ainsi être récolté de la fin d'août au 15 septembre.

Lorsque vous voulez planter le tabac, choisissez autant que possible un temps couvert et humide, mais non un temps qui fait présager de fortes pluies ou un orage, car la violence de la pluie abîmerait les jeunes plantes.

La nécessité de choisir un temps couvert et humide est d'une grande importance, car il est nécessaire de retarder le moins possible la reprise et la croissance de la plante. Si l'on ne prend pas cette précaution, et si l'on plante dans une terre sèche et par un temps

sec, les jeunes plantes éprouvent un temps d'arrêt: elles languissent et souvent elles meurent. Celles qui résistent éprouvent un retard préjudiciable à leur croissance. Mais si elles sont plantées dans une terre qui a conservé un certain degré d'humidité, et par un temps humide et chaud, cette opération n'amène pas de changement dans leur croissance, et elles ne se ressentent pas même, en apparence, qu'on les a changées de place.

Toutefois, si un tel temps se faisait par trop attendre, il ne faudrait pas différer indéfiniment la transplantation au point de conpromettre la récolte : vous devez alors suppléer au manque d'humidité de la terre et du temps par des arrosages convenables, et en mettant les plantes à l'abri des rayons trop ardents du soleil, jusqu'à ce qu'elles soient assez reprises et assez fortes pour les supporter ; vous devez en outre attendre le déclin du jour pour planter.

S'il fait chaud et si le soleil est brûlant, vous devez, pour quelque temps, et jusqu'à ce que les plantes soient bien reprises, les recouvrir pendant les ardeurs du jour, avec des feuilles larges, de choux ou autres, ou planter à côté, soit un bardeau, soit un branchage qui empêche le soleil d'atteindre la plante, et arroser le soir.

Il faudrait également couvrir les plantes pendant la nuit, si l'on craignait la gelée, car le tabac est très sensible au froid.

Les plantes de la couche sont devenues bien vigoureuses, et elles sont pourvues de quatre ou cinq belles feuilles. On arrose d'abord la terre de manière qu'elle soit parfaitement humectée, puis, lorsque l'humidité à pénétré la couche de terre dans laquelle se trouvent les racines, on arrache les pieds un à un avec précaution de manière à ne pas les blesser et à enlever avec les racines un peu de la terre qui les entoure, et on les pose délicatement dans des paniers plats. On choisit les pieds les plus vigoureux, laissant les plus

faibles qui peuvent, ayant plus d'espace, se fortifier en peu de temps.

En même temps on a donné un dernier hersage à la terre destinée à la transplantation.

On plante en carrés réguliers ou en quinconce (en carrés pointus si l'on peut s'exprimer ainsi : comme je rapporte les paroles de père Coulange, les puristes ou les géomètres trop à cheval sur les règles gramaticales et les définitions mathématiques devront un peu me pardonner ces carrés pointus, en exprimant la plantation en quinconce.)

La disposition en quinconce est la plus favorable à la croissance des plantes, parce que les racines trouvent plus d'espace dans la terre pour y puiser les sucs nourriciers, et les feuilles plus d'étendue pour se développer. Les lignes doivent être espacées de trois pieds, et les plantes dans les lignes, de deux pieds. Quand on plante du tabac qui vient très-fort, ces distances sont augmentées d'un demi pied.

Pour espacer convenablement, on prend deux cordeaux munis de nœuds de deux en deux pieds, que l'on tend sur la largeur du champ, aux deux bouts duquel se trouvent deux mesures de trois pieds. Les deux cordeaux tendus, le planteur, armé d'un plantoir, fait un trou à chaque nœud du premier, dépose délicatement la racine de la plante dans le trou, et tasse légèrement la terre autour avec le plantoir. Si l'on plante en quinconce, les nœuds de l'un des cordeaux doivent correspondre avec le milieu de l'intervalle compris entre les deux nœuds de l'autre.

Vous comprenez l'utilité d'avoir deux cordeaux : le planteur étant arrivé au bout d'une ligne, n'a pas besoin de revenir sur ses pas pour changer son cordeau. Il ne perd donc pas de temps : arrivé de chaque côté du champ, il change ses deux bouts et a toujours une corde tendue sur les deux.

Il arrive souvent que quelques pieds par-ci par-là meurent par suite de la transplantation. Aussitôt qu'on s'en aperçoit, on doit les remplacer par les pieds

les plus vigoureux qui se trouvent dans la couche d'où on les enlève avec le plus de terre possible autour des racines.

Ici le père Coulange s'interrompit : un besoin impérieux se faisait sentir en lui Ces nuages de fumée que ses auditeurs envoyaient au plafond n'avaient pas précisément pour effet de satisfaire son envie de mêler les émanations de sa pipe à celles qui s'échappaient des calumets de ses compagnons, quoique, cependant, de temps à autre tandis qu'il parlait, il l'eût rallumée pour un instant.

Mes bons amis, dit-il en bourrant sa pipe avec un sourire qui témoignait de son espoir d'une jubilation prochaine, vous me permettrez, je l'espère, de me reposer un peu et d'aspirer quelques bouffées de cette fumée aromatique.

Tous applaudirent, et il se mit à envoyer des tourbillons qui, par leur énormité, leur intensité, leur rapidité, témoignaient de l'impatience du fumeur émérite à se rattrapper de ses pertes.

Aussitôt, les conversations se croisèrent dans tous les sens, tandis que dans la pièce voisine, le piano résonnait, les chansons retentisaient, les jeunes filles riaient et folâtraient, et que les mères s'entretenaient de leurs affaires de ménage et de projets d'avenir pour leurs charmants rejetons.

Les jeunes gars, eux, négligeant leurs pipes, et prêtaient une oreille attentive et avide aux bruits de l'autre salle.

Le père Coulange aspira les dernières bouffées, retira comme à regret sa pipe de sa bouche, la secoua et toussa deux puissants coups comme un homme qui a envie de parler et de se faire écouter. Tout le monde comprit le signal et se tut, et il continua comme suit.

VIII. DE LA TRANSPLANTATION A LA RÉCOLTE.

Notre tabac est donc planté dans les meilleures conditions possibles. Je vais maintenant vous expliquer les soins que vous devez lui donner pendant sa croissance, depuis la transplantation jusqu'à la maturité. Ces soins sont de tous les jours, ou à peu près.

Dans les premiers temps, vous devez souvent visiter la plantation pour voir si tous les pieds ont bien repris et si rien ne va mal.

Pendant la première semaine, on remplace les pieds qui n'ont pas repris par d'autres pieds que l'on retire de la couche. Ces plantes de la couche, qui ont été fortement éclaircies lors de la transplantation, ont pu croître plus rapidement, en sorte que, repiquées, elles pourront être aussi fortes que les autres. Mais ce remplacement des plantes mortes ne peut aller au delà de huit, ou tout au plus de dix jours, soit parce que les plantes de la couche, étant trop avancées, souffriraient par suite de la transplantation, soit parce qu'elles ne pourraient plus atteindre et suivre le développement des autres. Ces plants repiqués tardivement languissent le plus souvent, restent courts et coûtent plus qu'ils ne rapportent.

En même temps, on doit veiller activement à garantir le tabac contre les insectes qui pourraient l'attaquer.

S'il arrive qu'un plant, après avoir bien repris et poussé avec vigueur, s'affaiblisse tout à coup et se fane, vous fouillerez tout autour, et vous rencontrerez certainement un ver qui a attaqué la racine. Vous tuerez le ver et vous remplacerez le plant. Cet accident n'arrive que quand les plantes sont encore très-jeunes, en sorte qu'on peut toujours les remplacer. Plus tard les racines ont pris assez de force et de consistance pour qu'elles soient à l'abri des atteintes des vers.

Si les vers attaquent les racines, les pucerons attaquent les feuilles qu'ils rongent. Contre ce nouvel

ennemi, nous emploierons un mélange par moitié de cendre et de sel pilé dont nous saupoudrerons les plantes. Enfin, si ce sont les limaçons qui nous troublent, nous les éloignerons en faisant autour des pieds un cercle de cendres, ou bien si le cœur nous en dit, nous leur ferons la chasse avec une lanterne, tout en prenant la *fraîche* vers dix heures du soir, et nous tuerons tous ceux que nous trouverons.

Tout en cherchant à garantir le tabac contre les attaques des insectes, nous avons d'autres soins à lui donner.

Rappelez-vous que je vous ai dit qu'il était nécessaire d'avoir à notre portée de l'eau en abondance pour les arrosements.

Si nous laissons la terre livrée à elle-même, à moins que le temps ne soit pluvieux, elle se desséchera bientôt autour des plantes dont les racines ne pourront trouver leur nourriture faute d'humidité, et qui languiront et dépériront, ou mûriront prématurément. *Je ne vous dirai pas : "Arrosez tous les jours, tous les deux jours, tous les trois jours."* Il faut pouvoir juger quand une plante à soif, ou plutôt, vous devez savoir deviner quand elle est sur le point d'avoir soif, car si vous attendez qu'elle l'ait, elle souffre, et toute plante qui souffre est retardée. Maintenez donc constamment un certain dégré d'humidité dans la terre où les racines puisent les sucs nourriciers. "*Il faut de l'arrosement, pas trop n'en faut.*" Les arrosements doivent toujours se faire au déclin du jour. Les arrosements exagérés et trop prolongés auraient pour effet d'activer la végétation outre mesure et de retarder la maturité du tabac. Lorsque la plante à atteint tout son développement, la tige se durcit, les feuilles recouvrent la terre et empêchent le soleil d'absorber l'humidité qui se maintient dans le sol. Alors les arrosements deviennent inutiles et doivent cesser tout à fait.

On emploie l'eau pure pour arroser. Cependant si l'on jugeait que la culture languit faute d'engrais, il

serait bon d'y ajouter des urines ou du jus de fumier qui rendraient à la terre les principes fertilisants qui lui manqueraient.

Habituellement, et par un temps sec, on arrose tous les soirs pendant la première semaine, puis on diminue peu à peu les arrosements à mesure que la plante se développe.

Pendant que le tabac grandit, il pousse dans la terre une quantité plus ou moins grande de mauvaises herbes, selon qu'elle était préalablement plus ou moins propre, et aussi selon l'intelligence et les soins que l'on a apportés dans les labours de préparations. Il est absolument nécessaire d'enlever ces herbes nuisibles par des sarclages à mesure qu'elles se montrent, car non-seulement plusieurs d'entre elles, si on les laissait croître, pourraient gêner le développement des feuilles, mais encore elles puisent dans le sol des substances nourrissantes au détriment du tabac qui en est privé pour autant. Ces sarclages se font avec la houe et toujours très-superficiellement.

Mais si cette opération à pour effet d'enlever les mauvaises herbes, elle a par elle-même un autre avantage encore: en la pratiquant, on brise la croûte de la terre, on la rend perméable, et on lui permet d'absorber plus facilement l'humidité de l'air. On répète ces sarclages jusqu'à ce que les feuilles, couvrant la terre, permettent de les supprimer, étouffant dès lors elles-mêmes toute végétation inutile; chaque fois qu'on les fera, on aura le soin de ramener un peu la terre au pied des plants, de les butter. En même temps on enlève les feuilles mortes et celles qui ont pu être endommagées par accident.

Lorsque la plante a acquis un développement suffisant et qu'elle forme sa flèche, c'est-à-dire que la tête se dispose à se séparer en bourgeons destinés à porter des fleurs et des graines, vous devez arrêter sa croissance en rompant cette tête ou flèche. Par ce moyen on permet aux feuilles de prendre toute leur ex ension. Un peu plus tard, il se forme entre la feuille et

la tige des bourgeons qu'il est nécessaire d'enlever à mesure qu'ils se montrent, afin qu'ils ne s'emparent pas inutilement, et la sève qui doit être entièrement réservée à la nourriture des feuilles.

Comme toute la nourriture que les racines puisent dans la terre passe dans les feuilles, le tabac sera d'autant plus fort qu'on en laissera un plus petit nombre, lors de l'ététage, et au contraire il sera d'autant plus faible qu'on en laissera plus. Ainsi, pour avoir du tabac fort, on laissera 10 à 12 feuilles ; pour obtenir un tabac moyen, on en laissera 15 ou 16, et enfin, si l'on veut produire un tabac doux, on en laissera 20 et plus. On supprime donc toutes les autres, et on choisit pour les supprimer, toutes celles qui pourraient être avariées, ou qui présenteraient la moindre apparence.

Lorsque l'on a une bonne espèce de tabac, il est préférable de reproduire la graine soi-même, parce qu'ainsi nous sommes certains de l'avoir nouvelle et meilleure, tandis que si nous l'achetons chez les marchands, nous ne pouvons le plus souvent avoir aucune certitude à cet égard. D'ailleurs, il n'est pas bien difficile de le faire : il suffit de choisir dans notre plantation, avant l'ététement, une ou deux plantes parmi les plus vigoureuses, de ne leur enlever aucune feuille, de leur laisser les flèches ou têtes, et de les cultiver avec un soin tout spécial. Ces têtes produiront des fleurs qui donneront naissance à des fruits ou gousses remplies d'une grande quantité de graines excessivement petites.

Quand les gousses sont mûres qu'elles sont devenues jaunes, couleur de feuilles mortes, on les recueille avec les branches et on les enserre dans des sachets en toile ou en papier pour les conserver ainsi jusqu'à l'année suivante dans un lieu sec et aéré, en prenant la précaution de les mettre hors d'atteinte des rats et des souris qui en sont très friands. On ne sort la graine des gousses qu'au moment de l'employer.

IX. RÉCOLTE DU TABAC.

La maturité du tabac arrive de la fin d'août au 15 septembre. Elle s'annonce par l'aspect que prennent les feuilles qui pâlissent et qui, du vert vif et agréable, tournent au jaune pâle et obscure tout à la fois. Des taches jaunes verdâtres apparaissent et sont surtout visibles lorsque l'on regarde les feuilles contre le soleil. D'un autre côté, les feuilles semblent fatiguées, elles ne se maintiennent plus avec cette espèce de vigueur qu'elles montraient auparavant pendant la croissance. Elles s'inclinent vers la terre, et leur surface paraît se rider. Alors, il faut couper le tabac avant que la maturité soit trop prononcée. Le tabac coupé trop vert pèse moins quand il est sec, contient moins de sels, conserve toujours une mauvaise couleur et est de mauvaise qualité.

On ne peut indiquer une époque précise pour la récolte du tabac qui mûrit plus tôt ou plus tard, suivant une foule de circonstances qui ont pu avancer ou retarder sa croissance : il faut dans chaque cas s'en rapporter aux indices dont j'ai parlé, et agir avec intelligence. S'il se trouve dans la plantation des pieds qui sont moins avancés que les autres, on passe audessus et on les laisse encore quelque temps debout pour leur permettre de mûrir.

Le coupage du tabac, pourvu qu'on agisse avec précaution pour ne pas briser les feuilles, est l'opération la plus simple du monde. On choisit un beau temps, on attend que les feuilles soient dépouillées de la rosée, et on commence la récolte : de la main gauche on penche un peu le pied, et de la main droite armée d'un couteau bien tranchant, on coupe la tige au bas à ras de terre, puis on pose délicatement la plante sur le sol de manière à ne pas froisser les feuilles. On laisse les plantes couchées sur le terrain pendant quelques heures, jusqu'à ce qu'étant suffisamment fanées, on puisse les transporter au séchoir sans risquer d'endommager les feuilles.

On doit éviter de couper le tabac quand la terre est trop humide ou par la pluie, parce que les feuilles se saliraient, comme aussi il ne faut pas le faire par un soleil trop ardent.

Lorsque les feuilles sont suffisamment fanées pour qu'il n'y ait plus risque de les abîmer en les remuant, on les transporte au séchoir.

Cette manière de récolter le tabac est la plus simple, la plus expéditive, et la plus généralement employée, mais ce n'est pas la meilleure. En effet, les feuilles ne mûrissent pas toutes en même temps; elles mûrissent successivement en commençant par les plus rapprochées du sol, en sorte que si l'on commence quand les premières sont mûres, celles du sommet ne le sont pas ; si au contraire, on attend que celles du sommet le soient, les autres le sont trop, ce qui est également nuisible à la qualité du tabac. Il serait donc infiniment mieux de cueillir d'abord les feuilles qui sont assez avancées, et d'enlever les autres à mesure qu'elles arrivent à maturité. Dans ce cas, la récolte se fait ordinairement en trois fois : on enlève d'abord le premier quart à partir du pied, qui représente le tabac fort, puis la moitié du milieu qui constitue le tabac moyen, et enfin le quart du sommet formant le tabac doux. A mesure qu'on fait la cueillette, on transporte les feuilles dans le séchoir où on les laisse en tas pendant deux jours pour leur donner le temps de se ramollir et de blanchir, puis on les enfile ainsi que je vous le dirai plus tard.

Cette méthode n'a d'inconvénient qu'en ce qu'elle exige une plus grande dépense de main-d'œuvre.

Le tabac est une plante excessivement sensible au froid, et il faut que la récolte soit complètement enlevée lors des premières gelées.

X. SÉCHAGE ET PRÉPARATION DU TABAC SEC.

Le séchoir est tout simplement un grenier ou hangard que l'on peut fermer et ouvrir à volonté selon

le besoin, par un grand nombre d'ouvertures munies de chassis. Au moyen de ces châssis on procure au tabac de l'air, de la chaleur et de l'humidité selon les circonstances.

On trouve dans le séchoir, des solives espacées convenablement à une hauteur suffisante, des baguettes servant à la suspension du tabac, et une grande quantité de brochettes en bois de trois pouces de long sur une ligne de diamètre, pointues par un bout. Ces brochettes sont enfoncées en biais dans le bout de la tige, dans le sens naturel des feuilles, et servent de point d'arrêt pour suspendre le tabac sur les baguettes.

Le tabac étant apporté dans le séchoir, on procède à la suspension des plantes au moyen des brochettes: on pose une baguette sur les solives et on la charge de plantes ; on pose une seconde baguette que l'on charge également, puis une troisième, et ainsi de suite, en ayant la précaution d'espacer suffisamment les plantes et les baguettes pour permettre la facile circulation de l'air entre elles.

Si l'on a fait la récolte en feuilles, on emploie des baguettes plus fines; on fait un trou dans le bout des *cotons*, et par ce trou, on enfile les feuilles avec les baguettes pour en former des espèces de guirlandes, et on place ensuite les baguettes chargées sur les solives. Il faut toujours laisser un espace vide entre les baguettes et les feuilles pour que celles-ci puissent sécher le plus vite possible.

A mesure que le tabac sèche, il prend une teinte plus ou moins foncée du jaune au brun.

On donne le plus d'air possible au tabac suspendu, et surtout dans les premiers temps, afin de hâter la dessiccation. Les ouvertures du séchoir sont donc ouvertes toutes les fois que le temps est beau, mais il faut avoir soin de les fermer si le temps est humide et pluvieux.

Après un mois et demi ou deux mois, quand les cotons sont parfaitement secs, on procède au dépouil-

lement et au *manoquage*. Pour cela, on choisit un temps bien humide, on ouvre tous les châssis et on laisse les feuilles se ramollir suffisamment pour qu'elles ne se brisent pas pendant le travail. Alors on dépend les tiges que l'on pose en tas sur le plancher et on commence l'effeuillage.

Si l'on veut classer le tabac suivant la force, on se rappellera que les feuilles du pied donnent le tabac le plus fort, celles du milieu, un tabac moyen, et celles du sommet, un tabac doux. On mettra donc à part les feuilles de ces trois espèces, en en comptant un quart pour la première, la moitié pour la seconde et le dernier quart pour la troisième. A mesure que l'on dépouille, on fait des paquets de 12 à 15 feuilles réunies par le bout des queues et liées au moyen d'une autre feuille. Ces paquets, appelés *manoques* sont réunis séparément, s'il y a lieu, selon les espèces. On les place en tas sur deux rangées, les pointes croisées de quelques pouces, et les queues en dehors. Ces piles légèrement tassées et hautes de 2½ à 3 pieds sont abandonnées à la fermentation pendant un mois. Dans les premiers temps, il faut souvent inspecter les tas en introduisant la main dans l'intérieur afin de voir si le tabac ne chauffe pas. Si cet accident arrivait, il faudrait changer les manoques de place en mettant au dehors celles de l'intérieur. La fermentation améliore la couleur, la quantité et le goût du tabac. Pendant cette opération, les côtes, si elles n'étaient pas bien sèches, pourraient occasionner la pourriture de la feuille, ou tout au moins la moisissure. Lorsque l'échauffement n'est plus à craindre, on met de gros poids sur les piles afin de tasser le tabac. Au bout d'un mois à un mois et demi, on met en caisse.

On range les manoques dans la caisse, les pointes des feuilles en dedans et croisées de quelques pouces, et les queues en dehors de manière à remplir également bien partout. La caisse étant pleine, on applique un couvercle en bois entrant exactement entre les bords, et au moyen d'un lévier, on exerce une puis-

sante pression sur ce couvercle : le volume du tabac se réduit par cette pression ; on ôte le couvercle, on remplit la caisse et on presse de nouveau ; on continue jusqu'à ce qu'elle soit pleine et que la pression ne fasse plus diminuer le tabac de volume. Alors on ferme la caisse et on abandonne le tabac à lui-même pendant 6, 8 mois, un an ou plus.

Le tabac s'améliore considérablement en vieillissant dans cette position, il achève de former sa couleur, perd son goût de *jeune* et acquiert tout l'arôme dont il est susceptible.

Je ne vous parlerai pas du travail de la fabrication en grand du tabac, mais seulement de sa préparation pour votre usage personnel. Si vous cultivez le tabac pour le vendre aux fabriques, il vous suffira de le soigner comme je vous l'ai dit. Si vous le cultivez seulement pour votre propre consommation, il vous suffira aussi de le cultiver et de le préparer avec soin, de l'employer seulement quand il aura vieilli en caisse, et autant que possible, d'éviter l'emploi des sauces qui sont souvent plus nuisibles qu'utiles. Le meilleur arôme d'un tabac est un arôme naturel, et les sauces ne servent le plus souvent qu'à masquer la mauvaise qualité de certains tabacs ; que votre tabac soit bien mûr quand vous le récoltez ; prenez les plus grands soins pour le faire sécher et fermenter, conservez le un temps suffisant tassé en caisse pour qu'il puisse acquérir toutes ses qualités, et vous pourrez être certain que vous aurez toujours un tabac agréable qui sera apprécié et goûté des véritables connaisseurs. Vous en avez du reste un exemple dans celui que vous fumez actuellement et qui est vieux de deux ans. Jamais je ne fume le tabac que la seconde année après la récolte, et je ne le retire de la caisse pour le couper qu'à mesure de mes besoins.

Pour couper le tabac j'en retire une partie de la caisse, que je place dans un lieu humide pour le ramollir suffisamment, je l'arrose même modérément avec de l'eau. Lorsqu'il a pris une suffisante quantité

d'humidité, qu'il est bien mou, j'enlève les côtes avec la précaution de ne pas déchirer les feuilles, et aussi avec la précaution de mettre de côté les feuilles qui pourraient être avariées par la moisissure, puis je hache mon tabac fin avec mon couteau à couper le tabac. Je place ensuite ce tabac coupé sur une platine exposé à un feu doux pour le faire friser. Quand mon tabac est convenablement frisé, je le retire et je l'étend sur des feuilles de papier, des gazettes, posées sur le plancher, et je le laisse bien resuer; ensuite, lorsqu'il est assez sec pour pouvoir être fumé, je le tasse dans un pot de grés pour l'employer selon le besoin. Avant de le mettre en pots, il faut qu'il soit suffisamment sec, car s'il demeurait humide, il pourrait moisir et prendre un mauvais goût.

XI QUELQUES OBSERVATIONS.

Cette année j'ai essayé un mode de plantation qui m'a très-bien réussi ,et je me dispose à le faire plus en grand l'année prochaine. Je sème mon tabac assez épais dans une couche chaude préparatoire, puis lorsque les feuilles ont environ un quart de pouce de diamètre, je transplante dans une nouvelle couche pour la préparation de laquelle je me borne à employer une terre très-grasse. Je transplante sur cette seconde couche en espaçant mes pieds de deux pouces. Lorsque les plantes ont acquis une vigueur convenable, qu'elles ont 5 à 6 feuilles, et que les gelées ne sont plus à craindre, je transplante de la seconde couche en pleine terre, mais pour cette seconde opération, j'use de certaines précautions: je n'arrache pas les plantes, mais j'enlève avec elles toute la terre dans laquelle les racines se sont développées et j'emploie pour cet objet une petite pelle assez semblable à celles dont les épiciers se servent dans leurs magasins. Les plantes, déposées sans dérangement en terre n'éprouvent point de temps d'arrêt. Comme le tabac traité de cette façon vient excessivement fort, il fuut

espacer les plantes de trois pieds et même de trois pieds et demi. Pour tous les autres soins, j'en agi ainsi que je vousl'ai dit il y a un instant.

Cette double transplantation m'a procuré un excellent tabac bien plus vigoureux, et j'ai même obtenu des pieds qui m'ont donné jusqu'à une livre de tabac sec. C'était vraiment admirable : j'avais des feuilles qui mesuraient 45 pouces.

Ce poids énorme fourni par une plante est sans doute un fait exceptionnel, mais il est certain qu'une mesure de terre plantée de cette façon produit une plus grande quantité de tabac sec et que sa qualité est loin d'en être plus mauvaise.

Lorsque l'on a récolté le tabac, on recueille quelquefois une nouvelle récolte des feuilles qui poussent sur le tronc si l'on a fait la cueillette en feuille, ou au pied du tronc si l'on a coupé la tige au ras de terre ; mais ce tabac appelé *regain* est toujours d'une valeur insignifiante et d'une qualité très-inférieure qui le fait bien peu apprécier des fumeurs. Mais la valeur des tiges, que l'effeuillement ait eu lieu dans le champ même, ou dans le séchoir, est loin d'être nulle à qui sait l'employer comme engrais. Ces tiges en effet contiennent en grande quantité des substances qui, rendues à la terre, doivent la fertiliser. Quelquefois on les brûle, et la cendre, contenant une quantité notable de sels de potasse, est répandue sur le sol. Mais par ce procédé on perd tout le bénéfice des substances organiques qui entrent dans leur composition. Le meilleur moyen à employer pour qu'elles soient profitables est d'en faire un fumier ou un compost. A cet effet, vous les réunissez dans un lieu convenable pour les ranger en tas : vous posez d'abord un lit de tiges sur lequel vous mettez une couche de chaux vive, vous posez ensuite un second lit de tiges, puis une seconde couche de chaux, et ainsi de suite. Lorsque votre tas est terminé, vous le recouvrez d'une couche d 8 à

10 pouces de terre que vous tassez ; et vous laissez le fermentation se produire. La décomposition des tiges ne tarde pas à s'opérer et la masse se convertit en un excellent terreau.

—

Comme le père Coulange achevait ces mots, il vit que l'heure de la retraite allait sonner. Avant de prendre congé de ses visiteurs, il leur promit pour une pro haine occasion un nouvel entretien sur d'autres objets importants de culture, puis on se sépara, chacun étant satisfait de sa veillée, et se promettant bien de cultiver au moins quelques perches de tabac à la saison suivante.

Pour nous, nous ne manquerons pas d'assister à la prochaine conférence du père Coulange, et nous transcrirons fidèlement ses discours pour peu qu'ils intéressent la généralité des agriculteurs du pays.

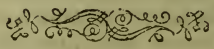


TABLE DES MATIÈRES.

—

		Page
I	Qui était le père Coulange	3
II	Une veillée chez le père Coulange	5
III	Sur la culture du tabac	7
IV	Du choix et de l'exposition du terrain	8
V	Préparation du sol	12
VI	Travail des couches chaudes et ensemencement	13
VII	Transplantation	15
VIII	De la transplatation à la récolte	19
IX	Récolte du tabac	23
X	Séchage et préparation du tabac sec	24
XI	Quelques observations	28

PAR LE MÊME AUTEUR.

—

TRAITÉ POPULAIRE de la culture de la betterave de la fabrication du sucre en Cana . Edition françai 25 cts.

POPULAR TREATISE of beet root culture and sug fabrication in Canada. English translation of the sam 25 cts.

En vente chez J. A. Langlais, libraire, 177, rue St Jos Québec, et chez les principaux libraires.